

DANIEL CROZES
MESSAGÈRE
DE L'OMBRE

ROMAN



ROUERGUE

Présentation

Les noces de Pauline et d'Albéric viennent tout juste d'être célébrées quand la Seconde Guerre mondiale éclate. Envoyé au front, le jeune homme n'en reviendra pas : Pauline apprend sa mort à l'été 1940, après des mois d'attente, tandis que la France s'installe dans l'Occupation. La voici veuve, à 23 ans, en pleine guerre.

Passées les premières semaines du deuil, la jeune femme va affronter avec courage ces temps dramatiques, pour elle et le pays. Elle aide son père dans la pharmacie familiale de Villefranche-de-Rouergue et fréquente beaucoup son amie Juliette, qui exerce le métier d'institutrice, ainsi que son père, libraire. Tous trois sont de ces rares Français qui, très tôt après la défaite, ont refusé d'apporter leur soutien au maréchal Pétain.

Survient alors un événement décisif pour la jeune femme : le transfert à l'abbaye de Loc-Dieu, à quelques kilomètres de Villefranche, d'une partie des collections du Louvre. Pauline fait alors la rencontre d'un des conservateurs chargés de protéger ces trésors. Constant est un trentenaire cultivé et séduisant qui, derrière ses activités officielles, est engagé dans un réseau de résistance...

Magnifique portrait de femme libre, le nouveau roman de Daniel Crozes met à l'honneur tous ceux qui dirent non à l'Occupation, au péril de leur vie.

Historien et romancier, Daniel Crozes est l'auteur de plus de cinquante ouvrages, tous publiés aux Éditions du Rouergue, dont *Lendemain de Libération*, paru en 2017.

DANIEL CROZES

MESSAGÈRE
DE L'OMBRE

ROMAN

L'estive au
ROUERGUE

La matinée promettait d'être printanière et agréable. Les oiseaux piaillaient sur le faîtage des toitures, les rebords des chéneaux et la grande croix de fer forgé ou en traversant la place. L'air était déjà doux, la lumière presque estivale et le ciel d'azur. Dès qu'elle entendit l'angélus au clocher de la collégiale Notre-Dame, Pauline repoussa la couverture et les draps, sauta sur ses pieds et s'empressa d'ouvrir les rideaux de cretonne à fleurs puis les deux battants de la fenêtre qui offrait une vue plongeante sur la place centrale de Villefranche. Chaque matin de beau temps, sans prendre le temps d'enfiler un peignoir, elle s'accoudait sur le rebord de pierre pour regarder les passants circuler sous les arcades, les hommes pénétrer dans les cafés en s'interpellant bruyamment, les marchands de quatre-saisons installer leur charreton, le boucher et son commis s'affairer autour des étalages de viande. Les jours de marché, elle observait les hommes et les femmes du Ségala et du Causse envahir le pavage avec des paniers d'œufs, des volailles et des légumes. Les dernières vibrations

des cloches évanouies, elle contemplait la monumentale tour-clocher dont la hauteur et la masse écrasaient les maisons de la place. Depuis des siècles, ses trente-deux cloches rythmaient évènements heureux et malheureux. Des souvenirs remontaient de sa mémoire. Elle se revoyait devant l'entrée de la collégiale, habillée de blanc, avec ses camarades de l'institution Jeanne-d'Arc le dimanche de la communion solennelle ou ses compagnes des Enfants de Marie à l'occasion de la procession de la Fête-Dieu. Elle se revoyait encore sous le porche avec ses parents et ses sœurs, son fiancé Albéric et ses futurs beaux-parents un dimanche de décembre 1938 pour la grand-messe de ses fiançailles. Mais elle se revoyait surtout parmi la centaine d'invités à son mariage au milieu des pétales de fleurs lancées sous les arcades par les enfants, un samedi du printemps 1939. Dès qu'elle y repensait, les larmes inondaient ses yeux avant de mouiller ses joues. Quelle magnifique journée ! Inoubliable. Sans fausses notes. Un grand bonheur. Certes, Hitler avait annexé l'Autriche en 1938 et s'était emparé de la Tchécoslovaquie avec autant de détermination, mais la guerre leur paraissait si loin. Pourtant, elle les avait rapidement rattrapés. Le 4 septembre, après quatre mois de mariage seulement, Albéric avait embrassé sa femme pour répondre à la mobilisation décrétée par le gouvernement Daladier. Il avait réintégré les services de santé où il avait accompli ses obligations militaires comme pharmacien avant de travailler dans l'officine d'Aristide Ginestet et de tomber amoureux de sa quatrième et dernière héritière. Après son départ pour le 282^e régiment d'artillerie lourde, Pauline avait patiemment attendu de ses nouvelles dans la maison familiale de la place Notre-Dame. Elle y avait grandi avec ses trois sœurs, au-dessus de la pharmacie que son grand-père avait fondée sous le

Second Empire. Les semaines s'étaient ensuite écoulées et la « drôle de guerre » s'était instaurée. Le front était stable, calme. Les deux armées s'observaient de chaque côté de la frontière. Il n'y avait pas eu pour autant de permission au moment des fêtes de Noël. Deux de ses sœurs subissaient la même douloureuse absence à Montauban et à Toulouse où elles s'étaient installées après leur mariage. Mobilisés également depuis septembre 1939, leurs époux n'avaient bénéficié jusqu'à présent d'aucune permission. Que dissimulait l'immobilisme des armées ? s'interrogeait Pauline. Une offensive d'envergure de la France qui prendrait son adversaire par surprise ? Ou de nouvelles attaques allemandes en Europe du Nord pour compléter l'invasion de la Norvège et du Danemark, comme l'affirmait son père ? Alors que les journées défilaient, l'angoisse étreignait la jeune femme en ce printemps 1940. Le dernier courrier d'Albéric remontait à plus de cinq semaines. Une éternité ! Il était alors en bonne santé, mais elle ignorait quelle mission l'état-major avait assignée à son régiment et quelle position il occupait aujourd'hui. Elle souffrait de l'irrégularité de leurs échanges, ne recevant de réponses à ses courriers que deux à trois semaines après leur expédition, parfois même davantage. La lenteur de la poste aux armées l'exaspérait. Leur vie commune avait été si brève. Elle aurait souhaité recevoir chaque semaine des nouvelles de son époux. Dans la mesure où Albéric travaillait dans l'officine familiale, ils n'avaient jamais éprouvé la nécessité de s'écrire. Aussi, depuis son départ, chacune de ses lettres était devenue pour la jeune femme comme un rayon de soleil, un viatique.

Chaque matin, dès que remontait de sa mémoire le souvenir des moments de bonheur qu'elle avait partagés

avec Albéric, Pauline s'asseyait devant sa coiffeuse. Alors, elle feuilletait l'album dans lequel elle avait rassemblé les photos de leurs fiançailles et de leur mariage, puis de leur voyage à Lourdes et à Biarritz. Elle relisait ensuite ses lettres pour le plaisir de retrouver son écriture familière et ses mots d'amour. La pendulette qui trônait sur la commode la rappelait bientôt à la réalité : elle était habituée à prendre le petit-déjeuner avec ses parents à 7 h 45 ; son père était inflexible sur le respect des horaires. À 7 heures et demie, Pauline rangeait l'album et les lettres pour se diriger vers la table de toilette et se rafraîchir soigneusement le visage, en cherchant à gommer de son mieux les traces de ses insomnies, de ses cauchemars et de ses larmes. Puis elle s'installait de nouveau devant sa coiffeuse pour brosser ses cheveux, les tresser ou les coiffer en chignon. Tout en se peignant, elle fredonnait une chanson pour se détendre avant de retrouver ses parents dans la petite salle à manger du premier ; elle ne souhaitait pas qu'ils puissent remarquer qu'elle avait peu ou mal dormi, ou même pleuré. Elle s'appliquait à sourire dans la psyché, retouchait parfois sa coiffure. Pauline avait toujours été coquette et elle demeurait attachée à son élégance, malgré les circonstances. À 23 ans passés, elle était belle femme. De son père, elle avait hérité de sa haute taille ainsi que de ses yeux noirs en amande. Plus potelée que ses sœurs pendant l'adolescence, elle s'était affinée. Le départ d'Albéric n'avait pas affecté que son sommeil et sa bonne humeur ; il avait également amoindri son appétit. Ses joues pleines et rondes avaient quelque peu dégonflé, sans pour autant altérer son charme.

Quand Pauline descendit ce vendredi 10 mai 1940, elle continua à chantonner dans l'escalier aux larges marches de pierre claire qui desservait les trois étages. La maison

baignait dans des parfums mêlés de chicorée et de café. Une bonne odeur de gâteau chaud aiguïsa soudain son appétit. Le gouvernement avait instauré la carte d'alimentation, les consommateurs étaient répartis en catégories selon leur âge et leur activité, mais elle n'entrerait en vigueur qu'en juin pour le café, le sucre, les pâtes, l'huile, le riz. Pour l'heure, Pauline et sa famille ne manquaient de rien. Louissette, qui était chargée de la cuisine, du ménage et de la lessive, constituait des réserves depuis l'été 1939 tandis que les Ginestet se ravitaillaient chaque semaine ou presque au domaine du Mas de Jules qu'ils possédaient dans les environs de Villefranche, dont l'exploitation était confiée à un régisseur.

Ce matin-là, en pénétrant dans la petite salle à manger, la jeune femme s'arrêta soudain de chanter devant l'extrême gravité de ses parents. Elle les embrassa avant de les interroger du regard. Plus atrabilaire qu'à l'habitude avec ses mâchoires crispées et ses sourcils froncés, le regard tranchant, Aristide rapporta ce qu'il avait entendu au journal de 6 heures et demie à la TSF mais qui exigeait confirmation officielle : les Allemands avaient envahi la Hollande, la Belgique et le Luxembourg, entre 4 et 5 heures, puis bombardé des aérodromes en France. Une certitude l'habitait, malgré l'absence de communiqués du gouvernement et d'informations plus détaillées : les Allemands s'étaient décidés à attaquer la France. La « drôle de guerre » se terminait. Pauline songea dans l'instant à Albéric ; elle soupira longuement avant d'enfouir son visage entre ses mains et de ressentir un nœud à la gorge, comme abattue. Apolline, sa mère, entoura son épaule d'un bras protecteur avant de murmurer à son oreille qu'elle prierait pour Albéric, Bertrand et Vincent, ses deux autres gendres, à la messe de 8 heures et demie à la collégiale.

Toute en rondeurs, Apolline respirait la douceur et la bonté. Elle se préoccupait en ces temps incertains autant de ses gendres que de ses enfants et de ses petits-enfants. Les Ginestet avaient quatre enfants, dont Pauline était la benjamine : Marie-Bénédicte, qui avait demandé à rejoindre les carmélites de Rodez dès l'âge de 18 ans ; Jeanne, aujourd'hui âgée de 30 ans, qui avait épousé un avocat de Montauban, Bertrand ; Émilie, qui fêterait ses 27 ans en juillet et avait convolé avec un chirurgien-dentiste de Toulouse, Vincent, mobilisé comme Albéric dans le service de santé de l'armée. Apolline ajouta à l'adresse de Pauline : « Dès que la supérieure leur apprendra la nouvelle, Marie-Bénédicte et les carmélites associeront Albéric et ses beaux-frères à leurs prières. Elles passeront des heures à prier pour nos soldats et notre pays... J'en suis certaine... Ne désespère surtout pas ! Jeanne d'Arc et la Vierge de Lourdes ont toujours protégé la France... »

Un silence pesant s'instaura entre eux. Chacun s'était retranché dans ses pensées. Soudain, Pauline quitta sa place pour se diriger vers le poste de TSF dont elle tourna le bouton. Certes, le prochain bulletin ne serait diffusé qu'à 8 heures et demie, mais elle espérait que les événements amèneraient peut-être la direction à proposer un journal spécial à ses auditeurs. Elle éprouva une profonde déception en entendant de la musique de chambre puis éteignit le poste d'un geste rageur. Entre-temps, Apolline avait versé dans le bol de Pauline du café mêlé de chicorée et coupé du gâteau. La jeune femme n'avait plus faim et y goûta du bout des lèvres. À l'approche de 8 heures, Aristide rajusta machinalement le nœud de sa cravate et épousseta son veston, puis rejoignit la pharmacie. Les deux femmes restèrent seules. Après un long moment de silence que ne

troublèrent que les piailllements des oiseaux, Pauline interrogea sa mère sur la manière dont elle avait traversé les quatre années de la précédente guerre. Aristide avait été mobilisé dans les services de santé dès l'été 1914 et l'armée ne l'avait libéré que cinq semaines après l'armistice, pour la Noël 1918. Certes, il avait bénéficié de permissions puisque Pauline avait été conçue pendant l'une d'entre elles, mais elle imaginait qu'une aussi longue absence avait été cruellement ressentie. Sa mère esquissa un sourire : oui, elle en avait souffert, mais elle avait surmonté l'épreuve grâce à ses trois premières filles qui l'avaient poussée à s'occuper d'elles, à les consoler et à jouer avec elles. Et puis il y avait eu la naissance de Pauline à Pâques 1917, alors qu'une certaine lassitude la gagnait. Un symbole d'espoir et d'amour au milieu des malheurs qui frappaient presque toutes les familles de France. Grâce à Pauline, elle avait retrouvé de l'énergie et du courage pour supporter l'absence de son époux. Elle avait été bien secondée et entourée par ses beaux-parents ; elle s'était souvent réfugiée dans les prières et ne l'avait jamais regretté, puisque Aristide était revenu sain et sauf. Elle considérait que Dieu l'avait exaucée et exaucerait de la même manière ses trois filles en protégeant leurs époux, si elles le sollicitaient avec « assiduité, sincérité et conviction ». Sur la religion, elle ne mâchait jamais ses mots ! Pauline, bien moins dévote, ne répondit pas ; elle ne voulait pas la contrarier. Les prières suffiraient-elles pour leur épargner les bombes et la mitraille ? La jeune femme en doutait... En entendant les cloches appeler les fidèles, Apolline s'empressa de l'embrasser et de disparaître.

Après son départ, Louissette retrouva Pauline dans la petite salle à manger et s'installa un moment auprès d'elle. Des quatre sœurs, c'était sa préférée parce que

c'était la dernière, qu'elle était née en pleine guerre et avait attendu plus de vingt mois avant de pouvoir connaître son père. Louissette était au service de la famille depuis 1900 et ses vingt ans ; elle avait assisté au mariage d'Aristide et d'Apolline, à la naissance de leurs enfants, à la disparition des parents d'Aristide qui l'avaient engagée. Depuis quatre décennies, elle était le témoin privilégié des événements qui tantôt attristaient, tantôt comblaient les maîtres. Les Ginestet étaient sa deuxième famille. Ce matin-là, Louissette se désola de constater que Pauline n'avait presque rien mangé mais elle montra assez d'habileté et de persuasion pour l'obliger à prendre un morceau de gâteau. À 8 heures et demie, elles écoutèrent le bulletin de la TSF, qui n'apporta pas plus de précision. Les prévisions météorologiques clôturèrent le journal. Elles étaient optimistes pour le week-end de Pentecôte qui débutait le lendemain : le soleil et la douceur persisteraient. C'était la seule bonne nouvelle.

Louissette regagna l'office tandis que Pauline rejoignait le bureau de son père pour téléphoner à ses sœurs. Jeanne et Émilie ne disposaient pas plus d'informations sur les offensives allemandes. Sans doute ressentaient-elles moins d'anxiété que leur cadette, tellement leurs enfants – chacune en élevait deux – les accaparaient. Si elles s'inquiétaient pour leurs conjoints, dont les nouvelles leur étaient parvenues avec parcimonie depuis Pâques, elles s'efforçaient de ne pas le montrer. Plutôt que de se lamenter sur les lenteurs de la poste des armées, elles comparèrent leur quotidien qui était si différent à Villefranche, à Toulouse et à Montauban. Jeanne et Émilie enviaient leur cadette d'occuper la maison familiale où elles avaient laissé leurs souvenirs d'enfance et de jeunesse, de bénéficier en ces temps de guerre de la présence si réconfortante de leurs

parents qu'elles n'avaient pas embrassés depuis l'été 39. Se reverraient-elles cet été dans la demeure du Mas de Jules la deuxième quinzaine d'août ? Malgré les événements, elles l'espéraient vivement... Pauline téléphona également à ses beaux-parents, qui résidaient dans une bourgade tarnaise des environs de Castres, Roquecourbe, où son beau-père, Ildefonse, était percepteur. À cette heure de la matinée, elle était certaine de pouvoir le joindre à son bureau. Ils ne parlèrent que brièvement des offensives allemandes : Ildefonse était attendu par un contribuable. Cependant, il s'accorda quelques minutes pour expliquer à sa belle-fille qu'il avait confiance en l'équipement de l'armée, ses régiments, ses généraux et leur stratégie. Ses paroles la ragaillardirent. Ils promirent de se rappeler dès qu'ils recevraient un nouveau courrier d'Albéric.

Le journal de 11 heures et demie les éclaira enfin. Soucieuses et impatientes, les trois femmes de la maisonnée s'installèrent autour du poste un quart d'heure avant sa diffusion. Dès qu'elle reconnut le générique, Pauline monta le son. Elles entendirent tout d'abord la déclaration du président du Conseil, Paul Reynaud, s'adressant à ses compatriotes : « Trois pays libres, la Hollande, la Belgique, le Luxembourg, ont été envahis cette nuit par l'armée allemande. Ils ont appelé à leur secours les armées alliées. Ce matin, entre 7 et 8 heures, nos soldats, les soldats de la liberté, ont franchi la frontière. L'armée française a tiré l'épée. La France se recueille... » Puis le présentateur énuméra les aérodromes que les Allemands avaient bombardés en France, de Lyon à Calais, Metz et Nancy, jusqu'à Châteauroux. Leur aviation avait pénétré de plus de 400 kilomètres à l'intérieur des lignes. Lorsque Pauline éteignit le poste, après *La Marseillaise*, elle pensa à Albéric tandis qu'Apolline et Louissette récitaient déjà des prières

pour les soldats. Son mari se préparait sûrement à recevoir les premiers blessés dans son hôpital de campagne, si le général Gamelin avait envoyé le 282^e régiment d'artillerie lourde en Belgique. Ou, peut-être, attendait-il les Allemands dans les couloirs souterrains des casemates de la ligne Maginot...

Ce jour-là, jusqu'à la diffusion de la dernière édition de 23 heures 30, la jeune femme ne manqua pas un journal de la TSF. L'après-midi, elle remonta dans sa chambre où elle essaya de continuer la lecture d'un roman de Balzac, mais vainement. Trop nerveuse, elle n'arrivait pas à se concentrer. Le soleil et la douceur incitaient à la promenade. Pauline aurait pu coiffer son chapeau de paille, s'aventurer sur le chemin du Calvaire ou marcher en bordure de l'Aveyron. Mais elle refusait de sortir, préférant rester seule dans sa chambre plutôt que de rencontrer dans le quartier des relations de ses parents ou des habitués de la pharmacie. À l'approche de l'angélus de 7 heures, elle partit retrouver sa meilleure camarade de primaire, Juliette, dans l'arrière-boutique de la librairie des Arcades qu'exploitait son père, Alphonse. Quelques dizaines de mètres seulement séparaient l'officine et la librairie. Les deux jeunes femmes avaient fréquenté l'école Jeanne-d'Arc et emprunté ensuite des chemins différents : Pauline avait poursuivi ses études dans cette institution jusqu'à

l'obtention du baccalauréat, Juliette à l'École supérieure des filles de Villefranche où elle avait préparé le concours d'entrée de l'École normale. Admise à Rodez, elle y avait rencontré un « normal » – un élève-maître de l'École normale des garçons –, Jacques, qu'elle avait épousé, et l'inspecteur d'académie les avait nommés en 1938 au groupe scolaire du quartier Nord à Villefranche. C'était inespéré pour le jeune couple, qui avait redouté une affectation dans une école à poste double dans l'Aubrac ou le Lévézou. Pendant leurs études, les deux jeunes femmes avaient conservé des relations amicales. Depuis l'été 39, la mobilisation de leurs époux, leur absence cruellement ressentie alors qu'elles étaient de jeunes mariées, l'incertitude de la « drôle de guerre », les avaient rapprochées.

Lorsqu'elle poussa la porte, la librairie des Arcades était déserte. En costume sombre, la moustache élégante et même conquérante, observant de temps à autre les allées et venues des passants sous les arcades, Alphonse décorquait une tribune libre de *La Dépêche* de Toulouse consacrée à la persistance de la « drôle de guerre », mais qui semblait être caduque en ce 10 mai 1940. La cinquantaine, veuf depuis la naissance de Juliette, il ne s'était pas remarié. Pauline s'était toujours demandé pourquoi cet homme que l'on prétendait socialiste – « Il est certain que c'est un rouge ! Et un dur ! » proclamait sans hésitation Aristide – n'avait pas souhaité s'adresser à l'école primaire de la République mais aux religieuses de Jeanne-d'Arc pour éduquer sa fille. Certes, il s'était rattrapé en l'inscrivant ensuite à la « Sup », mais sa décision d'alors demeurerait une énigme pour Pauline. C'était un homme affable, cultivé, tolérant, serviable, qu'elle aimait côtoyer et avec lequel elle aimait débattre en dehors de son cercle familial. Son père à elle défendait des positions tranchées sur certaines

questions qu'il était impossible d'aborder sereinement : il ne supportait pas la contradiction. Elle l'avait bien constaté avec l'arrivée d'Albéric dans la famille. Aristide n'appréciait pas qu'il achète souvent *La Dépêche* de Toulouse, qu'il caricaturait comme le « quotidien des socialistes et des radicaux, des anticléricaux, des francs-maçons ». Il préférait la lecture de *L'Union Catholique*, à laquelle la famille était abonnée depuis sa fondation et qui respectait « notre sainte mère l'Église ». Les discussions étaient très animées pendant le déjeuner dominical, après le vieux marc du domaine ou l'infusion de menthe sauvage du soir. Malgré ces divergences qui électrisaient l'ambiance familiale, exaspérant parfois Apolline, les deux hommes s'entendaient à merveille à la pharmacie, au point qu'Aristide ne tarissait pas d'éloges sur son gendre.

Comme Pauline, Alphonse n'avait pas manqué un seul bulletin de la TSF depuis le début de la journée. Il n'était guère optimiste quant aux capacités de résistance du Luxembourg, de la Hollande et de la Belgique, estimant qu'ils ne retarderaient la progression allemande que d'une semaine dans la meilleure des situations, malgré les renforts des armées britannique et française. Le combat était inégal : ces trois nations n'étaient pas en mesure d'affronter des chasseurs bombardiers, des divisions de blindés et des régiments de fantassins. Elles subiraient l'invasion. Partageant l'opinion d'Albéric sur l'équipement de l'armée, il regrettait que les gouvernements n'aient jamais souhaité constituer des divisions blindées. Certes, un lieutenant-colonel méconnu, Charles de Gaulle, avait préconisé en 1934 la création de six divisions blindées pour se préparer à la guerre moderne à une époque où les Allemands, à l'initiative du général Guderian, se dotaient

d'une armée cuirassée. Mais il n'avait pas obtenu satisfaction. Les ministres avaient préféré écouter les conseils du grand militaire de la guerre de 1914-1918 – le maréchal Pétain – et appliquer une stratégie défensive à travers la construction de la ligne Maginot. Ce *limes* des temps modernes, comme le surnommait ironiquement Alphonse, était un « barrage » hérissé de fortifications, casemates de tir, fossés, tourelles, cloches cuirassées, galeries souterraines, magasins et casernes qui devaient repousser les incursions allemandes du Rhin jusqu'à la Moselle. Il ne contestait pas sa réussite technique mais regrettait que la Ligne s'arrête aux frontières du Luxembourg et de la Belgique. Il n'y avait quasiment aucun ouvrage défensif entre Montmédy et Dunkerque ! La France n'ayant jamais eu à craindre d'attaques de la Belgique et du Luxembourg, il ne semblait pas nécessaire de prolonger la ligne Maginot jusqu'à la mer. Alphonse critiquait aujourd'hui l'insouciance des ministres et des généraux, considérant qu'elle déboucherait certainement sur une catastrophe pour la France. Une catastrophe, souligna-t-il avec insistance, en détachant chaque syllabe. Il expliqua alors à Pauline que les Allemands profiteraient de ce passage pour déclencher une offensive d'envergure en s'y engouffrant avec leurs divisions si les soldats anglais et français ne parvenaient pas à les repousser en Belgique. Il justifiait ses inquiétudes par les ambitions belliqueuses d'Hitler que le britannique Chamberlain et le président Daladier avaient encouragées avec les accords de Munich, conclus en 1938, en permettant à l'Allemagne d'occuper provisoirement les territoires des Sudètes. Anglais et Français auraient dû s'opposer à leur annexion. « Quelle bande de crétins ! tempêta-t-il. Ils croyaient préserver la paix en Europe : ils se sont couchés devant Hitler et ils se sont contentés de retarder la

guerre en sacrifiant inutilement des peuples. » Albéric partageait l'opinion du libraire. Il en avait souvent débattu avec Pauline, en dehors de la présence d'Aristide, qui était munichois ; il l'avait amenée peu à peu à adopter cette position, en s'appuyant sur les arguments de certains analystes du *Temps* qu'il se procurait régulièrement, même si les kiosques de Villefranche ne le recevaient en général que deux jours après sa parution. Après la mobilisation de son époux, la jeune femme avait continué à acheter ce quotidien parisien en complément de *La Dépêche* et en cachette de ses parents. Leur lecture était si différente de *L'Union catholique* ou encore de *Paris-Soir*, que son père ramenait parfois d'un kiosque de la place de la République.

La silhouette élancée, des cheveux bruns et bouclés couvrant à peine la nuque, une robe légère et claire dont la ceinture soulignait la finesse de la taille, Juliette se distinguait par son sourire charmeur, parfois désarmant, et des prunelles pétillantes d'une couleur rappelant la châtaigne. Si elle s'alarmait pour son époux, à l'image de Pauline, elle avait eu la chance de le revoir pendant la semaine de Pâques à l'occasion d'une permission exceptionnelle dont il avait bénéficié. Quatre jours et quatre nuits avec Jacques ? Le bonheur. Pauline l'aurait presque jalousée... Avant de se séparer, ce soir-là, les deux jeunes femmes assistèrent avec Alphonse à la diffusion du journal de 19 heures 30, qui ne les rassura point. Les Allemands occupaient le Luxembourg, avaient traversé une partie des Ardennes et ne cessaient d'avancer en Belgique. Que devenaient les renforts anglais et français promis aux Belges ? Se battaient-ils ? Étaient-ils toujours en mouvement ? Le gouvernement de Paul Reynaud observait une grande discrétion. Alphonse en déduisait que les régiments français éprouvaient sûrement des difficultés à contre-attaquer.

Il éteignit le poste en rouscaillant après le président du Conseil et les généraux qui ne se démenaient peut-être pas suffisamment pour secourir les Belges. Ses commentaires amusèrent les deux jeunes femmes, habituées à ses sautes d'humeur. Pauline proposa alors à Juliette de la rejoindre pour Pentecôte dans leur domaine du Mas de Jules. Elles passeraient la journée du lundi ensemble. La jeune femme accepta sur-le-champ. Le visage de Pauline, heureuse de partager une journée à la campagne avec sa camarade d'enfance et s'épancher auprès d'elle, s'illumina. Leurs dernières escapades au domaine remontaient à l'automne, après la mobilisation. Déjà !

Lorsque Pauline regagna sa maison, il n'y avait plus de clients dans les boutiques des arcades. Seuls les cafés connaissaient encore de l'animation. Fumant une cigarette, leur casquette vissée sur des cheveux poudrés de sciure ou de plâtre, le verbe haut, des ouvriers du bâtiment et du bois campaient en terrasse autour d'une chopine de rouge. Ils s' alarmaient pour leurs fils mobilisés. Il n'y avait plus de lumière à la pharmacie. Aristide s'était retranché dans son bureau comme à son habitude, Apolline crochetaait dans le salon et Louissette terminait de dresser le couvert. Ses parents se doutèrent qu'elle avait retrouvé Juliette et son père à la librairie des Arcades, comme souvent à cette heure de la journée. Ils ne partageaient pas leurs opinions politiques mais ils ne se permirent aucune allusion à leur propos, essayant de ménager Pauline, dont ils connaissaient le caractère impulsif et indépendant. Ne les avait-elle pas convaincus de l'autoriser à préparer le baccalauréat tandis que ses sœurs, Jeanne et Émilie, avaient dû se satisfaire du brevet supérieur ? Au cours du dîner,

ils évoquèrent finalement peu les offensives allemandes et se préoccupèrent surtout de la journée du lendemain, pour laquelle une grosse affluence était attendue à la pharmacie. Le samedi était l'une des plus animées de la semaine. Ce jour-là, Pauline rejoignait le comptoir pour répondre de son mieux aux demandes de la clientèle en fortifiants, pommades, liqueurs de jouvence, flacons d'alcool à 90°, bandages, compresses, boîtes de gaze. Depuis son baccalauréat, elle consacrait chaque semaine deux journées à la pharmacie et souvent davantage en fonction des circonstances, entre autres les veilles de fêtes religieuses ou civiles. Vendeuse de remontants et d'onguents ? Elle méritait sûrement mieux, mais s'en contentait. Après le baccalauréat, elle aurait souhaité continuer ses études pour pouvoir enseigner le français et les langues anciennes au collège ou au lycée. Ses parents s'y étaient opposés. Il n'y avait eu aucune discussion possible. Dans la famille Ginestet, les femmes ne travaillaient pas. Elles secondaient leur époux à la pharmacie lorsque c'était nécessaire. Pauline s'était inclinée à contrecœur et elle le regrettait aujourd'hui, en constatant que sa camarade Juliette s'était épanouie au contact de ses élèves... Soudain, Aristide l'enleva à ses pensées : il souhaitait qu'elle le retrouve à l'officine dès 8 heures. La fréquentation de ce samedi 11 mai promettait d'être d'autant plus importante que la pharmacie fermerait ensuite deux jours pour les fêtes de Pentecôte et que les événements encourageaient les familles à constituer des réserves, y compris dans ce domaine.

Après le dernier bulletin de la TSF, Pauline regagna sa chambre pour s'accouder à la fenêtre, écouter les bruits du soir, observer les traînards qui sortaient en titubant des cafés, regarder les étoiles qui illuminaient le ciel de traînées blanches, respirer l'air frais de la nuit. Puis elle éprouva des

difficultés à s'endormir, tournant et retournant entre les draps, se relevant pour exhumer de la coiffeuse les lettres d'Albéric ou une récente édition du *Temps*. Les trilles des merles et les cloches de la collégiale la réveillèrent.

Les premiers clients patientaient devant la pharmacie avant que Clément, le préparateur, décroche les panneaux de protection de la devanture. La boutique ne désemplit pas de la matinée, Pauline ne bénéficia que de quelques moments de relâche jamais supérieurs à une dizaine de minutes. Dans l'attente de leur passage, hommes et femmes parlaient des dernières nouvelles du front, de l'avancée des *panzerdivisionen* allemandes dans les Ardennes après leur traversée du Luxembourg, du laconisme des informations entourant les interventions de nos régiments en Belgique. Certains, parmi les auditeurs les plus assidus de la TSF, comparaient ce qu'ils avaient entendu sur les ondes de Radio Paris, de Radio PTT, de Toulouse-Pyrénées ou même à la Radio suisse romande. Ils n'oubliaient pas leurs enfants ou leurs voisins mobilisés, les travaux des champs, la persistance du beau temps, les restrictions qui se profilaient contre lesquelles ils comptaient bien se prémunir. Et ils le montraient déjà dans leurs achats ! Pauline n'avait jamais vendu autant de sachets d'un gramme d'acide salicylique que les ménagères utilisaient pour pouvoir conserver pendant une année le tomatat dans d'anciennes bouteilles de bière. Les clients demandèrent aussi de la Quintonine, comme s'ils craignaient de souffrir d'anémie, des flacons de Gouttes Floride qui redonnaient aux femmes « le sang vif de la jeunesse, la gaieté et la santé » d'après la publicité, des boîtes de Sels Largan qui étaient employés en prévention des varices. Certaines de leurs requêtes amusèrent Pauline, l'enlevant à ses

inquiétudes et la poussant à sourire. Une femme d'une cinquantaine d'années, s'exprimant dans une langue mêlée de français et d'occitan, était à la recherche de pastilles pour fabriquer ce qu'elle appelait « l'eau qui buffe », c'est-à-dire de la limonade ou un breuvage approuvé. C'était une habituée ; elle n'achetait ces pastilles qu'en période de grande chaleur. Anxieuse par la perspective que les Allemands pourraient traverser la France et s'installer à Villefranche, elle comptait s'en procurer une quantité suffisante pour continuer à produire sa propre limonade. Ses affirmations déconcertèrent Pauline. À la TSF et dans les journaux, personne ne s'était montré alarmiste au point de redouter l'occupation de l'ensemble du territoire. Pendant la Grande Guerre, les Allemands s'étaient approchés de la capitale mais n'étaient pas parvenus à y pénétrer. De la même manière, en 1870-1871, les Prussiens ne s'étaient pas aventurés jusqu'à Villefranche. Pourquoi cette femme craignait-elle l'occupation de l'Aveyron ? Ce comportement intrigua Pauline, tellement il paraissait irrationnel.

Le lendemain, les Ginestet prirent la route du Mas de Jules dans le milieu de la matinée. Aristide possédait une Vivasix, berline de 15 chevaux et de 6 cylindres produite par Renault, qui le classait parmi les automobilistes fortunés, élégants et sportifs. Il la remisait dans un garage des allées Aristide-Briand et la bichonnait ; il n'avait laissé Albéric la conduire qu'en sa présence. Une douzaine de kilomètres séparaient le domaine de Villefranche. Leur demeure était une grande et belle maison de maître construite après la Révolution par les ancêtres de Pauline, avec des pierres du causse qui devenaient éclatantes sous la lumière estivale. Elle se distinguait par un pigeonnier-tourelle qui s'élevait au milieu de la façade, au-dessus de l'entrée, et dont l'épi de faîtage de la toiture à quatre pentes se dressait fièrement dans l'azur. La voiture s'était à peine arrêtée que Pauline en descendit, emportant la grosse clef de la double porte d'entrée, pour pénétrer la première à l'intérieur puis ouvrir en grand les fenêtres. Louissette déchargea les bagages dans le vestibule tandis qu'Aristide

et sa femme la rejoignaient. Prévenus par les pétarades de la Vivasix ainsi que les coups de klaxon du chauffeur pour dégager le chemin encombré par les volailles, le régisseur et sa femme endimanchés ne tardèrent pas à se présenter. Ils transmirent à Aristide quelques informations sur les travaux des champs. Il les écouta avec attention en griffonnant ses commentaires sur un calepin, avant de les convier à prendre place dans la Vivasix pour se rendre à Vailhourles assister à la messe de 11 heures. C'était la tradition. Seule Louissette ne les accompagna pas, elle avait déjà accompli ses dévotions à la collégiale. En leur absence, elle préparerait le déjeuner.

Ils arrivèrent à Vailhourles au moment où les cloches de l'église sonnaient le dernier « quart ». Les paroissiens s'étaient rassemblés à proximité de l'édifice. Les adultes bavardaient tandis que les gamins jouaient. Au passage des Ginestet, les discussions baissèrent d'intensité, les hommes se découvrirent pendant que les femmes s'inclinèrent. Les maîtres du Mas de Jules étaient respectés, estimés, écoutés. Les habitants de Vailhourles sollicitaient souvent monsieur Aristide pour l'acquisition d'un terrain, des démarches administratives, un contrat de location, le règlement d'une succession embrouillée, un contrat de mariage, des éclaircissements sur les conditions d'affermage d'une parcelle. Ils appréciaient ses conseils. S'il n'avait aucune formation juridique, Aristide s'était toujours intéressé au droit agricole, mais également à l'élevage et aux cultures. Passionné par l'apiculture, il s'occupait en personne de sa vingtaine de ruches. Conseiller municipal depuis 1919, il n'avait jamais accepté l'écharpe de maire ni même la fonction d'adjoint, malgré l'insistance de certains habitants. En revanche, il avait effectué de 1925 à 1937 deux mandats de conseiller d'arrondissement, à l'occasion

desquels il s'était ingénié à constituer un réseau de relations dans différentes administrations.

Un prêtre à la voix puissante et rocailleuse de laboureur célébra la grand-messe, associant dans ses prières les soldats français engagés en Belgique. On entendit des femmes pleurer. Après le *Deo gratias*, les hommes se réunirent dans les cafés. Les visages étaient graves. Depuis la mobilisation, il manquait des jeunes autour des tables. Les anciens rappelaient ce qu'ils avaient supporté dans les tranchées en 14. Les Ginestet s'étaient installés sous une tonnelle de chèvrefeuille en compagnie du maire. Pauline et sa mère étaient les seules clientes. À Vailhourles, les femmes ne fréquentaient pas les estaminets ; elles se regroupaient à l'ombre des arbres pour discuter, en attendant que leurs hommes veuillent bien rentrer. Des habitants interrogèrent Aristide sur les attaques allemandes. La situation était incertaine et ils redoutaient que nos régiments subissent des pertes. Que pouvait-il leur expliquer en ce dimanche de Pentecôte ensoleillé ? Que la France était en mesure de repousser les divisions du Reich, avec le soutien des Anglais, et que la guerre s'achèverait bientôt ? L'affirmer aurait été imprudent, prétentieux. Qu'il craignait les ravages des appareils de la Luftwaffe et des cuirassés ? Il ne souhaitait pas les alarmer. Pauline l'observa. Contrairement à son habitude, Aristide était embarrassé pour répondre à ces hommes de bonne volonté, souvent d'anciens poilus haïssant la guerre et qui étaient la sagesse même : ils avaient bien compris que les Allemands ne s'arrêteraient certainement pas en Belgique, qu'ils franchiraient ensuite nos frontières et qu'une nouvelle guerre s'annonçait. Malgré un ciel d'azur, des nuages de plus en plus noirs s'amoncelaient. L'orage ne tarderait pas.

Après le déjeuner et son verre de vieux marc, Aristide emporta son matériel d'apiculteur et rejoignit la prairie de La Font. À cette saison, des essaims pouvaient se former devant l'entrée des ruches pour tenter de s'installer ailleurs, ce qu'il entendait empêcher en les recueillant. Ce dimanche-là, Pauline l'accompagna et le regarda à distance. Il était patient ; il avait le geste précis ; il savait parler à ses abeilles. Elle s'aventura ensuite sur les chemins desservant l'exploitation : ils traversaient des prairies, des champs de céréales et de betteraves, des pâturages. Le domaine s'étendait sur une centaine d'hectares, se partageant entre le prolongement des Causses quercynois et le Terrefort de Villefranche. Les terrains calcaires sont propices à l'élevage des moutons. Le Terrefort, constitué d'assises marneuses, a un sol lourd et difficile à travailler, collant après la pluie et dur par temps sec, mais profond et fertile, qui permet une palette de cultures et d'entretenir des bovins. Aristide, comme nombre de paysans du Terrefort, avait préféré les vaches de Salers aux vaches d'Aubrac et ces animaux de couleur acajou peuplaient les prés du Mas de Jules. Si elle avait su peindre, Pauline les aurait campés volontiers, ces belles vaches aux longues cornes en forme de lyre ou ces attelages de bœufs qui ramenaient les charretées de foin dans les granges en juillet, avant de participer aux moissons. Elle était attachée au domaine familial, à ce paysage si diversifié qui avait d'emblée conquis Albéric. Avant même leur mariage, Aristide avait commencé à l'intéresser à la conduite de l'exploitation, détaillant les méthodes d'élevage et de culture, les productions qui procuraient les meilleurs revenus, les spécificités du domaine. Il comptait bien transmettre son savoir et son expérience à son gendre pour qu'il puisse le remplacer sur cette exploitation, comme il prendrait

sa succession à la pharmacie. À la satisfaction générale, cette perspective séduisait Albéric. Quoique fils de percep-
teur, il avait des racines paysannes. Dans son enfance et
son adolescence, il avait séjourné chez ses grands-parents
maternels qui cultivaient une poignée d'hectares sur les
hauteurs des environs de Lacause. Pauline se réjouissait
aussi de constater qu'il manifestait de l'intérêt pour la
demeure de ses ancêtres. Ses parents s'étaient exprimés
clairement avant leur mariage : ils seraient chargés d'ajou-
ter, grâce aux enfants qu'ils auraient si Dieu le désirait,
un nouveau maillon à la longue chaîne des générations
pour perpétuer le patronyme puis transmettre l'héritage
familial. Le matin de la cérémonie, leur avenir était déjà
tracé ! Pauline avait savouré son bonheur au moment de
recevoir son alliance... Aujourd'hui, elle était assaillie de
doutes. En cueillant des coquelicots et des bleuets dans
un champ de blé, elle se demanda si la guerre ne risquait
pas de détruire ce beau chemin où elle s'était engagée avec
Albéric.

Juliette la rejoignit à bicyclette le lundi de Pentecôte.
Elle se présenta dans le courant de la matinée, écarlate,
ruisselant malgré sa toilette estivale et son chapeau de
paille, mais nullement essoufflée. La jeune institutrice était
une sportive accomplie que les promenades à bicyclette
sur le Causse et les marches n'effrayaient pas. Louise-
tette l'accueillit chaleureusement avec sa générosité et sa bon-
homie habituelles, l'emmenant aussitôt dans sa cuisine
où elle disposait d'une provision d'eau fraîche. Souriante
et spontanée en toutes circonstances, Apolline l'embrassa
alors qu'Aristide conservait ses distances. Juliette ne s'en
offusqua pas ; elle connaissait les principes du pharma-
cien, son manque de souplesse, ses opinions. L'ambiance

du déjeuner s'en ressentit. Aristide s'installa en bout de table, comme à l'habitude, et s'enferma dans ses réflexions en ne s'associant pas aux conversations des trois femmes qui délaissèrent, par prudence, les questions épineuses de la guerre pour ne s'intéresser qu'aux prochaines épreuves du certificat d'études. Pour la première année, Juliette avait obtenu de préparer les candidats de sa classe avec un maître expérimenté. Elle était enthousiaste, passionnée par son métier et les progrès qu'elle avait observés chez certains d'entre eux depuis les vacances de Noël, grâce aux études du soir. Pauline l'envia d'avoir une existence aussi remplie.

Après la crème au lait, au sucre et aux œufs que Louissette avait confectionnée grâce aux produits de la ferme, Pauline et Juliette se réfugièrent sous un immense tilleul, proche de la maison, dont les premières fleurs attiraient déjà les abeilles. On les entendait butiner dans les feuillages. Elles parlèrent de tout ce qu'elles n'avaient pu aborder durant le déjeuner, heureuses de se retrouver seules et de s'épancher. La campagne paraissait assoupie. Dans la basse-cour, les coqs ne s'égosillaient même pas, comme si la chaleur les avait soudain étourdis. Les chiens avaient accompagné les troupeaux et les jeunes bergers dans les pâturages. Seules les allées et venues des pigeons entre les combles de la tourelle, les champs voisins et la basse-cour troublaient la quiétude. Leurs battements d'ailes, leur roucoulement étaient rassurants, à l'image d'une horloge d'église qui égrenait lentement dans les lointains les quarts d'heure, les demi-heures et les heures... Dans l'après-midi, Pauline entraîna sa camarade sur les chemins. Elles cueillirent coquelicots et bleuets auxquels elles ajoutèrent des marguerites. Dès qu'elles rentrèrent, Aristide arrima la bicyclette de Juliette sur la galerie de la voiture. Il ne souhaitait pas s'attarder,

impatience de regagner Villefranche et d'écouter le dernier bulletin de Toulouse-Pyrénées. Il était sans nouvelle des offensives allemandes depuis deux jours.

Ils arrivèrent à Villefranche au moment de l'angélus et invitèrent Juliette à écouter le bulletin de 19 h 30. En entendant le présentateur énumérer gravement les événements de la journée, ils comprirent qu'un désastre se préparait. Rotterdam avait capitulé à 12 heures ; la Luftwaffe l'avait bombardée malgré sa reddition, provoquant des centaines de morts et des milliers de blessés. Mais surtout, les Allemands avaient attaqué nos positions sur la Meuse et étaient parvenus à enfoncer notre défense à Sedan, comme les Prussiens le 2 septembre 1870, dans une bataille devenue pour la France une déroute de sinistre mémoire. Appuyés par les escadrilles de Stukas et les divisions de panzers, déferlant sur nos frontières comme des grosses vagues sur les plages de l'océan pendant les tempêtes, ils avaient pénétré en France. Ce que tous craignaient paraissait maintenant inéluctable. Aucune des deux jeunes femmes ne s'effondra en larmes mais elles s'étreignirent en pensant à leurs époux. Dans le courant de la soirée, réfugiée dans sa chambre après le dîner, Pauline pleura en relisant les lettres d'Albéric. Le cœur cognant dans la poitrine, les tempes serrées dans un étau, l'estomac torturé, la bouche sèche, elle ne s'assoupit qu'à minuit en l'appelant doucement.

Enfin une lettre d'Albéric ! Pauline laissa éclater son bonheur et son soulagement en la découvrant parmi le courrier déposé par le facteur le mercredi 15 mai. Les deux feuillets avaient été rédigés le 28 avril. Albéric n'y décrivait qu'un quotidien ordinaire, l'inactivité du régiment en dehors des patrouilles et des manœuvres, l'interminable attente des instructions qui exaspérait les hommes. Ils stationnaient dans un secteur de la ligne Maginot, sans qu'il précise lequel. C'était avant l'attaque de la Belgique. Depuis, son régiment avait peut-être changé de secteur. Où était-il à cette heure ? Toujours en France ? Sur la ligne Maginot ou sur la Meuse ? Ou en Belgique ? Était-il encore en vie ? Ou blessé ? À la librairie des Arcades, Pauline se procura une carte de France pour repérer les localités signalées dans les communiqués, les mouvements des troupes françaises et allemandes. Un sentiment d'impuissance l'habitait. Que pouvait-elle pour Albéric ? Rien ! Elle enrageait.

Les premières familles de réfugiés parvinrent à Villefranche une semaine après l'attaque de la Belgique,

le jeudi 16 mai. La nouvelle se répandit dans l'instant, colportée sur le marché par une cohorte d'enfants qui s'égoillèrent en courant sous les arcades : « Les réfugiés sont là ! Les réfugiés sont là ! » Certains d'entre eux rentrèrent même dans la pharmacie pour le claironner, stupéfiant aussitôt Pauline, Aristide et les clients. Personne n'avait imaginé que des familles belges fuiraient jusqu'à Villefranche. Certes, la sous-préfecture avait accueilli quelques centaines de réfugiés espagnols en 1939, parmi lesquels beaucoup de femmes et d'enfants, mais ils n'avaient pas parcouru une distance aussi longue pour échapper au régime de Franco. Les éclaireurs et les scouts collectèrent alors auprès des habitants des paillasses et des matelas tandis que la municipalité aménageait le Royal-Cinéma, le Jardin Royal, le Casino et l'ancienne chapelle des Pénitents bleus pour héberger ces réfugiés, décidant de construire également des baraquements sur le Petit-Languedoc et la place de la Liberté, qui n'avait jamais été aussi bien nommée... En Belgique, les Anglais et les Français battaient en retraite devant les Stukas et les panzers qui les pilonnaient. Le généralissime Gamelin, dépassé par cette guerre moderne, était incapable de conduire les troupes à la bataille. Le gouvernement rappela le général Maxime Weygand, une vieille « gloire » de 14-18, pour le remplacer à la direction des opérations, ainsi que le maréchal Pétain pour occuper les fonctions de vice-président du Conseil au côté de Paul Reynaud. On les présenta comme les seuls « recours » dans ces moments difficiles. Aristide approuva l'initiative de Paul Reynaud, prétendant que les deux hommes sauveraient la France comme en 14-18 ! Le libraire des Arcades claironna le contraire à Pauline, en expliquant que les anciennes badernes de 14-18 nous mèneraient au désastre et que des hommes nouveaux, appliquant des tactiques

modernes, étaient indispensables pour nous permettre d'affronter les Allemands. La jeune femme était désorientée par ces opinions contradictoires : Paul Reynaud, Édouard Daladier, Georges Mandel s'étaient déplacés à Notre-Dame en corps constitué pour implorer Dieu. La situation était-elle donc si désespérée pour que les bouffeurs de curés sollicitent l'Église ? Que devenait Albéric au milieu de cette confusion politique et militaire ? Son angoisse grandissait, elle la réveillait parfois dans son sommeil. La jeune femme croyait avoir entendu Albéric l'appeler au secours, depuis une casemate bombardée par la Luftwaffe ou dans un hôpital de campagne encerclé par des soldats équipés de lance-flammes. Elle poussait des cris d'horreur et pleurait avant d'allumer sa lampe de chevet pour constater qu'elle se trouvait bien dans sa chambre, se débattant dans un cauchemar. Elle soupirait longuement avant de s'assoupir, les paupières lourdes de larmes et de fatigue, se surprenant souvent à réciter des prières.

Les réfugiés du royaume belge ne cessèrent d'affluer dans cette sous-préfecture de 8 000 habitants. Pendant l'interminable voyage, les familles avaient souffert de la chaleur, du manque d'eau potable et de provisions. À leur arrivée, elles consultaient un médecin pour la déshydratation d'un enfant ou d'un grand-père, des problèmes intestinaux, des accès de fièvre et des crises d'anxiété. N'avaient-elles pas qu'elles étaient toujours tétanisées par les attaques de l'aviation allemande qui les avait harcelées dès qu'elles s'étaient engagées sur les routes ? Si les médecins ne pouvaient les examiner rapidement, elles s'adressaient aux pharmaciens, dont les officines ne désemplissaient pas.

Chez les Ginestet, chaque journée ressemblait désormais à une matinée de marché. La fréquentation de la pharmacie imposait un renforcement de son personnel. Cherchant à échapper à de sombres pensées, Pauline proposa aussitôt ses services à son père. Il avait d'autant plus besoin d'elle que la sous-préfecture avait demandé aux pharmaciens de Villefranche le doublement des services de garde pour le dimanche. Derrière son comptoir, Pauline comprit à quel point les réfugiés étaient dans la détresse. Certes, ces hommes et ces femmes s'exprimaient peu mais leur abattement, leur lassitude, leur tristesse traduisaient bien ce qu'ils devaient ressentir. Ils avaient abandonné leur appartement ou leur maison, leurs souvenirs de famille, parfois des parents, pour échouer à un millier de kilomètres de chez eux, désorientés, comprenant difficilement la langue lorsqu'ils étaient flamands, ignorant comment la situation évoluerait en Belgique et quand ils pourraient y revenir. Dans cette attente, comment survivre ? La question ne pouvait que les tarauder, malgré la solidarité et l'hospitalité de la municipalité.

Pendant deux semaines, la jeune femme décrocha rarement de son comptoir. L'après-midi, sa mère la remplaçait pour qu'elle puisse se reposer avant de retourner à la pharmacie jusqu'à la fermeture désormais reportée à 20 heures. Les nouvelles n'étaient pas fameuses. On s'attendait à une prochaine capitulation de la Belgique ; nos régiments étaient en difficulté, confrontés à de puissantes attaques allemandes. Pauline ne se précipitait plus dans la petite salle à manger pour écouter les communiqués : elle avait remarqué qu'ils étaient souvent rédigés de manière savante et obscure, se demandant si le gouvernement de Paul Reynaud ne s'appliquait pas à ménager les Français en masquant peut-être des informations inquiétantes.

Qui connaissait d'une manière exacte le comportement de notre armée devant les offensives allemandes, ses réussites et ses échecs, ses pertes sur le terrain en matériel et en hommes ? Personne, excepté le Grand quartier général et les ministères. Le libraire des Arcades s'en alarmait devant Pauline : « La situation est peut-être plus grave que ce que Reynaud nous rabâche à la radio... » Aussi, pendant ses moments de relâche, consacrait-elle moins de temps à la lecture des journaux qu'à se distraire. Comme ses sœurs, elle avait appris dès l'enfance à jouer du violon sous l'autorité d'un professeur exigeant qui avait été violoniste dans un orchestre de chambre à Paris avant de s'installer à Villefranche pour la retraite. Elle s'était montrée assidue à ses cours jusqu'à son mariage et elle avait enchanté Albéric pendant des soirées entières, en interprétant des morceaux de Mozart, Brahms, Bach ou Vivaldi.

À deux reprises, le jeudi après-midi où il n'y avait pas classe, Juliette l'entraîna à travers la bastide pour qu'elle découvre les changements intervenus à Villefranche depuis l'arrivée des réfugiés. Ils ne provenaient plus seulement de Belgique, mais aussi du département du Nord où certaines villes étaient déjà occupées. La place Saint-Jean, le quai du Temple, le Guiraudet, les allées Aristide-Briand, la place Nationale étaient occupés par des véhicules maculés de boue, parfois cabossés, dont les phares et les chromes avaient été badigeonnés en bleu pour rouler de nuit et respecter le règlement de la défense passive. Certains d'entre eux étaient recouverts de matelas attachés avec des cordes, destinés à les protéger des Stukas. Des impacts de balles étaient visibles sur les carrosseries et Pauline se demanda comment les occupants de ces véhicules avaient survécu. C'était miraculeux. Elle comprit alors combien ils avaient

été marqués : ils étaient soucieux, crispés et craintifs. Nombre de familles étaient hébergées dans des baraques de la promenade du Petit Languedoc, transformée en campement. Les hommes avaient fabriqué des bancs sommaires avec des planches offertes par des menuisiers de la bastide, pour permettre aux vieillards de profiter de la température et de l'ensoleillement printaniers. Ils avaient improvisé des étendoirs à linge, plantant des poteaux de bois dans les pelouses bien vertes entre lesquels ils avaient tendu des cordes. Tandis que les femmes lavaient le linge ou cuisinaient sur des braseros de fortune alimentés avec des vieilles planches, ils roulaient une cigarette ou disputaient des parties de cartes. D'autres s'étaient procuré des journaux et commentaient les dernières nouvelles de Belgique. Les établissements scolaires ne pouvant accueillir qu'une minorité d'élèves, les enfants jouaient à la balle, à la marelle, au cerceau, à colin-maillard devant les baraques. Sous une tente, des femmes de la Croix-Rouge, reconnaissables à leur brassard, renseignaient les nouveaux arrivants. Certains souhaitaient expédier un télégramme pour rassurer leur famille. D'autres désiraient échanger des francs belges contre de la monnaie française mais ne savaient comment procéder. D'autres encore cherchaient des compatriotes dont ils supposaient qu'ils s'étaient peut-être arrêtés à Villefranche. Les femmes de la Croix-Rouge distribuaient du lait, du café, de l'eau, des couvertures, des vêtements. Juliette et Pauline les observèrent un moment puis la même pensée traversa leur esprit. Ne pourraient-elles pas les rejoindre pendant leurs moments de liberté, par exemple le dimanche ? Elles s'adressèrent à l'une d'entre elles qui paraissait être la responsable. Cette femme d'une soixantaine d'années s'empressa d'accepter leur proposition, d'autant plus que le secrétaire général